

enfants de la paroisse, et assemblent dans les longues soirées les jeunes dentelières. Les bonnes Sœurs étaient déjà dans le village au XVIII^e siècle (1); elles y sont revenues après la Révolution, et bien qu'elles soient installées dans le château, elles n'en sont pas plus curieuses de savoir ce que c'était que ce du Verdier dont leur parlent de rares voyageurs.

Vu du dehors, le château est assez triste, avec ses murailles nues et sa vedette en ruines. Par une porte de profil ogival, on entre dans une cour pavée en gros cailloux de la Loire, qui dessinent au centre un cercle de galets noir bleuâtre; cette cour est égayée par un puits élégant orné de deux sirènes. Sur trois côtés de la cour, les bâtiments se développent en fer à cheval. A droite, la chapelle et la cuisine. A gauche, un second corps de logis, avec une porte au-dessus de laquelle du Verdier avait fait graver cette maxime grecque : ΑΝΔΡΟΣ ΔΙΚΑΙΟΥ ΚΑΡΠΟΣ ΟΥΚ ΑΠΟΛΗΤΑΙ (2), que le fruit de l'homme juste ne pèrisse pas; mais la pierre s'est effritée, et on ne lit plus maintenant que : ΑΝΔΡΟΣ ΔΙΚΑΙΟΥ. . . . ΟΣ. En face de l'entrée, une belle tour d'escalier dans l'angle gauche, et deux galeries ouvertes superposées, à un seul arceau surbaissé; une des murailles d'appui est médaillonnée de deux masques de lion. A l'intérieur on nous montre des cheminées de style renaissance, sans intérêt d'ailleurs, un cabinet fermé par une porte de fer, où étaient certainement serrées les archives du château, et... un mauvais exemplaire des *Diverses*

(1) Par son testament du 30 juin 1772, Antoinette Ollier, supérieure, laissa la maison et domaine de Valprivas à deux religieuses de sa communauté (Manuscrits Chaleyser, n° 1.468).

(2) P. Gras, *Rec. d'Inscriptions foréziennes*, p. 55.